

frapper de grands coups pour éveiller non pas la sympathie individuelle existante mais inefficace, mais la sympathie collective, corporative, merveilleuse dans ses œuvres, mais qui n'existe pas parmi nous.

Je serais ridicule, si je paraissais prêcher l'amour maternel : non, on n'enseigne pas à une mère à aimer son enfant ; la belle vertu que celle-là ?... la grande vertu est celle qui consiste à *aimer les enfants des autres* ?... Celle-là peut et doit être enseignée ; je prêche son enseignement et je demande d'être secondé pratiquement par une association généreuse, comme on en voit partout ailleurs.

Voyons, mesdames, vous surtout que j'ai blessées peut-être dans ce qu'il y a de plus délicat, de plus intime... faisons en sorte que toute notre sensibilité consiste à aimer ceux à qui il n'est pas donné d'être aimés, les déshérités de l'amour ; ceux qui n'ont jamais vu un rayon de soleil, ni un regard de tendresse illuminer leur berceau ; ceux qui n'ont jamais entendu d'autres chants, que les querelles de famille, d'autre mélodie que les murmures d'impatience ; que votre sensibilité consiste en un mot, à aimer les enfants des autres.

C'est bien là le rôle que vous êtes appelées à jouer de présider à toutes les œuvres du cœur, après y avoir pris l'initiative ; et comme le dit Legouvé, vous êtes ainsi les égales de l'homme, tout en étant différentes de lui.

Le royaume de la femme n'est pas seulement un royaume toute de vie intérieure comme le prétendent ses contempteurs ; que votre regard de reine veuille bien en mesurer l'étendue : il comprend les mille et une in-

dustries du dévouement qui abondent au dehors du foyer ; et qui pourra en fixer les limites ?

Et parmi toutes ces industries celle qui a donné naissance à ce journal doit primer toutes les autres.

Le mot industrie ne rend pas assez bien ma pensée, le mot art devrait ici être employé : parce qu'il comporte plus l'idée d'une grande chose, qui entraîne, élève, passionne.

Pourquoi l'art d'aimer les enfants des autres n'aurait-il pas ses *diva* ?

Voulez-vous voir jusqu'à quel point l'amour de l'art peut entraîner, lisez l'anecdote suivante : Que ne puissions-nous avoir la même rivalité !

C'était en 1836. Elle vint à Paris pour la célébration de son mariage avec Bériot. Ses voyages, ses absences, avaient interrompu nos relations, sans interrompre notre amitié. Elle me demanda d'être un des assistants de son mariage à la mairie. Quand l'officier prononça la phrase du Code : *La femme doit obéissance à son mari*, elle fit une petite moue si gaie, avec un petit haussement d'épaules si drôle, que le maire lui-même ne put s'empêcher de sourire. Le soir on se réunit chez l'éditeur Troupenas, rue Saint-Marc, pour passer une amicale soirée d'artistes : Thalberg avait promis d'y assister. Il n'avait jamais entendu la Malibran, et elle ne le connaissait pas non plus. Le soir, à peine arrivée, elle va vivement à lui et le presse de se mettre au piano :

« Jouer devant vous, avant vous, madame, oh ! c'est impossible ! j'ai trop envie de vous entendre !

— Mais vous ne m'entendrez pas, monsieur Thalberg. Ce n'est pas moi qui suis là ! C'est une pauvre femme, accablée des fatigues de la journée ! Je